

Chapitre 3

Comment Dorothée sauva l'épouvantail

Quand Dorothée se retrouva seule, elle commença à ressentir la faim. Elle alla donc au buffet et se prépara une tartine de pain beurrée. Elle en donna un morceau à Toto, puis de l'étagère, elle décrocha un seau qu'elle alla remplir d'eau claire et brillante au petit ruisseau. Toto partit en courant, japper après les oiseaux perchés sur les arbres. En allant à sa recherche, Dorothée aperçut, pendant aux branches, des fruits délicieux; elle en cueillit quelques-uns, se disant que cela ferait l'affaire pour son petit déjeuner.

Puis elle retourna à la maison et, sans oublier Toto, se servit un bon verre de cette eau fraîche et limpide, après quoi elle commença ses préparatifs pour le voyage vers la Cité d'Émeraude.

Dorothée n'avait qu'une robe de rechange; par chance, celle-ci était propre et se trouvait accrochée sur un porte-manteau à côté du lit. Elle était en guingan, à carreaux bleus et blancs, et si le bleu avait quelque peu passé à force d'être lavé, elle était encore très mettable. La fillette fit une grande toilette, passa la robe de guingan et noua sur sa tête son béguin rose. Elle prit un petit panier qu'elle remplit du pain du buffet et le recouvrit d'un torchon bleu. Puis elle regarda ses pieds : ses chaussures étaient bien vieilles et bien usées.

– Jamais elles ne supporteront un long voyage, Toto, dit-elle.

Toto la fixa avec ses petits yeux noirs en remuant la queue, pour montrer qu'il avait compris.

Au même instant, Dorothée aperçut sur la table les souliers d'argent qui avaient appartenu à la Sorcière de l'Est. Pourvu qu'ils m'aillent ! dit-elle à Toto. C'est juste ce qu'il faut pour faire une longue promenade, car ils doivent être inusables. Elle enleva ses vieilles chaussures de cuir et essaya les souliers d'argent : on eût dit qu'ils avaient été faits pour elle.

Enfin elle prit son panier.

– En route, Toto, dit-elle, nous partons pour la Cité d'Émeraude demander au grand Oz comment retourner au Kansas.

Elle ferma la porte à double tour et mit précieusement la clé dans la poche de sa robe. Et c'est ainsi qu'en compagnie de Toto, trotinant sagement derrière elle, elle commença son voyage.

Il y avait plusieurs routes non loin de là, mais elle eut vite fait de trouver celle qui était pavée de briques jaunes. Peu après; elle cheminait d'un pas alerte en direction de la Cité d'Émeraude, tandis que ses souliers d'argent cliquetaient joyeusement sur les durs pavés jaunes de la chaussée. Le soleil brillait fort, les oiseaux chantaient gentiment et notre Dorothée ne se sentait pas trop désespérée, pour une petite fille arrachée subitement à son pays et larguée au milieu d'une contrée étrangère.

Au fur et à mesure qu'elle avançait, la beauté du pays l'étonnait. De chaque côté de la route, des barrières fraîchement peintes, d'un bleu délicat, entouraient des champs qui regorgeaient de céréales et de légumes. Visiblement, les Muntchkinz étaient de bons fermiers, capables de produire d'abondantes récoltes. Parfois, lorsqu'elle passait devant une maison, les gens sortaient pour la regarder et lui faire une grande révérence; car tous savaient que, grâce à elle, la Méchante Sorcière avait été anéantie et ils avaient recouvré la liberté. Les demeures des Muntchkinz avaient un aspect étrange : toutes étaient rondes, coiffées d'un gros dôme en guise de toit, et peintes en bleu, car le bleu était la couleur préférée, dans ce pays de l'Est.

Vers le soir, comme Dorothée se ressentait de la fatigue de sa longue promenade et commençait à se demander où elle passerait la nuit, elle arriva devant une maison un peu plus grande que les autres. De nombreux couples

dansaient sur le gazon. Cinq petits musiciens jouaient du crinclin aussi fort que possible, et les gens étaient occupés à rire et à chanter, tandis que, non loin de là, se dressait une grande table chargée de fruits, de noix, de tartes et de gâteaux savoureux et de bien d'autres délices.

Les gens accueillirent Dorothée aimablement et l'invitèrent à souper et passer la nuit en leur compagnie; il faut dire que c'était la demeure d'un des plus riches Muntchkinz de tout le pays et il avait convié ses amis pour célébrer leur délivrance du joug de la Méchante Sorcière.

Dorothée avala un copieux souper et fut servie par le riche Muntchkin en personne; il s'appelait Boq. Puis elle s'assit sur un canapé et regarda les gens danser. Boq remarqua ses souliers d'argent.

– Vous devez être une grande enchanteresse, dit-il.

– Pourquoi ? demanda la fillette.

– Parce que vous portez des souliers d'argent et que vous avez tué la Méchante Sorcière. Ce n'est pas tout : votre robe a des carreaux blancs; or, seules les sorcières et les enchantresses portent du blanc.

– Ma robe a aussi des carreaux bleus, dit Dorothée en défroissant sa robe.

– C'est gentil à vous de porter ça, dit Boq. Le bleu est la couleur des Muntchkinz et le blanc, celle des sorcières : c'est la preuve pour nous que vous êtes une sorcière amie.

Dorothée ne trouvait rien à répondre; tout le monde semblait la prendre pour une sorcière, mais elle savait pertinemment qu'elle n'était qu'une petite fille comme les autres, arrivée dans une étrange contrée par le hasard d'un cyclone.

Quand elle fut lasse de regarder les danseurs, Boq la fit entrer chez lui et lui donna une chambre avec un joli petit lit. Les draps étaient de toile bleue et Dorothée y dormit jusqu'au matin d'un profond sommeil, avec Toto roulé en boule sur le tapis bleu, à côté d'elle.

Elle avala un copieux déjeuner et remarqua un amour de bébé Muntchkin qui jouait avec Toto, lui tirant la queue, poussant des cris et riant, ce qui amusait beaucoup Dorothée. Pour tout le monde, Toto était une bête curieuse, car personne n'avait jamais vu de chien auparavant.

– Est-ce loin, la Cité d'Émeraude ? fit-elle.

– Je ne sais pas, répondit Boq gravement, car je n'y suis jamais allé. Les gens préfèrent éviter Oz, sauf s'ils ont affaire à lui. Mais c'est loin d'ici et cela vous prendra des jours et des jours. Notre pays est riche et agréable; par contre, il vous faudra traverser des endroits inhospitaliers et dangereux, avant d'arriver au terme de votre voyage.

Voilà qui inquiétait un peu Dorothée, mais seul Oz le Grand pouvait l'aider à retourner au Kansas; s'armant de courage, elle résolut donc de ne pas rebrousser chemin. Elle fit ses adieux à ses amis et reprit la route de briques jaunes.

Au bout de quelques lieues, elle s'arrêta pour se reposer, grimpa sur une barrière en bordure de la route, et s'assit. Un grand champ de blé s'étendait de l'autre côté de la clôture; non loin de là, elle aperçut un Épouvantail, qu'on avait perché au bout d'un pieu pour éloigner les oiseaux du blé mûr.

Le menton dans la main, Dorothée examinait pensivement l'Épouvantail. Un petit sac bourré de paille lui servait de tête, sur lequel on avait peint des yeux, un nez, une bouche, pour lui faire un visage. Un vieux chapeau pointu et bleu, ayant appartenu à quelque Muntchkin, était juché sur son crâne ; le reste du personnage consistait en un costume usé, d'un bleu délavé, et pareillement empaillé. Aux pieds, on lui avait mis des bottes à revers bleus, comme chacun en portait dans le pays. Un pieu piqué dans son dos maintenait ce mannequin au-dessus des épis.

Comme Dorothée dévisageait gravement l'étrange face peinte de l'Épouvantail,

elle eut la surprise de le voir cligner lentement de l'œil dans sa direction. Tout d'abord, elle crut s'être trompée : au Kansas aucun Épouvantail ne cligne de l'œil; mais voilà que le mannequin lui adressait un signe amical de la tête. Elle descendit alors de la barrière et s'approcha, tandis que Toto courait autour du pieu en aboyant.

– Bonne journée, dit l'Épouvantail d'une voix plutôt enrouée.

– Vous avez parlé ? demanda la fillette, très étonnée.

– Sans doute, répondit l'Épouvantail; comment allez-vous ?

– Assez bien, merci, répliqua poliment Dorothée; et vous ?

– Ça ne va pas fort, dit l'Épouvantail en souriant, car c'est bien ennuyeux d'être là, perché nuit et jour, à effrayer les corbeaux.

– Vous ne pouvez pas descendre ?

– Non, ce pieu est enfoncé dans mon dos. Si vous vouliez bien me l'ôter, je vous en serais très reconnaissant.

Dorothée se hissa jusqu'aux deux bras et enleva le mannequin, qui, bourré de paille, ne pesait pas lourd.

– Merci beaucoup, dit l'Épouvantail, une fois posé à terre. Je me sens un autre homme.

Dorothée était très intriguée; un homme en paille qui parlait, qui s'inclinait et lui emboîtait le pas, tout cela lui paraissait plutôt bizarre.

– Qui êtes-vous ? demanda l'Épouvantail en bâillant, après s'être étiré, et où allez-vous ?

– Mon nom est Dorothée, dit la fillette, et je me rends à la Cité d'Émeraude pour demander à Oz le Grand de me renvoyer au Kansas.

– Où est la Cité d'Émeraude ? questionna-t-il, et qui est Oz ?

– Comment, vous ne savez pas ? répliqua-t-elle, surprise.

– Bien sûr que non, je ne sais rien du tout. Voyez-vous, je suis empaillé. Je n'ai donc pas de cervelle, répondit-il tristement.

– Oh, dit Dorothée, j'en suis navrée pour vous.

– Pensez-vous, demanda-t-il, que si j'allais avec vous à la Cité d'Émeraude, Oz me donne-rait un peu de cervelle ?

– Je ne peux pas vous l'assurer, fit-elle, mais vous pouvez toujours m'accompagner. Si Oz refuse de vous donner de la cervelle, vous n'en serez pas plus mal pour autant.

– C'est juste, dit l'Épouvantail. Voyez-vous, ajouta-t-il sur le ton de la confiance, ça ne me dérange pas d'avoir les jambes, les bras et le corps empaillés, au contraire : on ne risque pas de me faire du mal. Si on me marche sur les orteils ou qu'on m'enfonce une épingle, ça n'a aucune importance, puisque je ne sens rien. Mais je ne veux pas qu'on me traite de sot, et si ma tête, au lieu d'avoir une cervelle comme la vôtre, reste bourrée de paille, comment apprendrai-je jamais quelque chose ?

– Je vous comprends, dit la petite fille qui était vraiment désolée pour lui. Si vous voulez venir avec moi, je demanderai à Oz de faire pour vous tout ce qui sera en son pouvoir.

– Merci, répondit-il avec reconnaissance.

Ils regagnèrent la route, Dorothée l'aidant à franchir la barrière, et prirent le chemin de briques jaunes qui menait à la Cité d'Émeraude. Toto, au début, n'apprécia guère le nouveau venu. Il grognait en le reniflant comme si un nid de rats avait logé dans sa paille.

– Ne faites pas attention à Toto, dit Dorothée à son nouvel ami, il ne mord jamais.

– Oh, je n'ai pas peur, répliqua l'Épouvantail, il ne peut pas faire de mal à ma paille. Je vous en prie, laissez-moi porter votre panier. Ce ne sera pas une corvée pour moi, car j'ignore la fatigue. Je vais vous confier un secret, ajoutât-il, tout en marchant ; il n'y a qu'une chose au monde qui me fasse peur.

– Qu'est-ce que c'est ? demanda Dorothée. Le fermier Muntchkin qui vous a

fabriqué ?

– Non, répondit l'Épouvantail ; c'est une allumette enflammée.